

qu'en François, duc de Bretagne, tu trouveras toujours un protecteur, un allié, un ami. » Je lui exprimai comme je pus toute ma reconnaissance pour ses bienfaits, et je partis accompagné de ma fille Berthe.

J'arrivai juste à temps pour voir mourir mon père. Lorsque je vins dans sa chambre, ses yeux affaiblis ne me reconnurent pas. Enfin entendant quelque bruit, il dit avec anxiété : Henri, est-ce toi mon fils, ah ! oui, c'est toi. Béné, soit Dieu de m'avoir accordé la grâce de te voir avant de mourir. Maintenant je puis mourir tranquille. » Jehan, dit-il après quelques instants, j'exige de toi un devoir avant de mourir. Te rappelles-tu, du soir, il y a bien longtemps, où la fille du comte de Raleigh nous fut apportée ? J'avais promis de la considérer comme mon enfant, et un Nageant n'a jamais manqué à sa parole ; je mourrai tranquille Jehan, si tu me promets d'être pour Mathilde un second père. Je jure. Dit Jehan, par Messire St. Denis, d'être pour Mathilde un père tendre et loyal, je jure de verser mon sang pour sa défense, et d'entrer en lice contre le chevalier déloyal, qui osera l'insulter. » Et toi Henri, continua mon père. » Et moi, repris-je, je jure qu'à défaut de Jehan, Mathilde trouvera en moi un protecteur. » Alors s'écria mon vieux père, merci mes fils, vous me rendez toutes les peines que vous m'avez coûtées, je meurs content. »

J'étais à peine depuis quelques semaines à Turin et déjà je m'étais aperçu de l'amitié franche et sincère qui existait entre Berthe et Mathilde. Mathilde avait dix-neuf ans, et Berthe avait quinze ans. J'étais environné de bonheur et cependant je n'étais pas heureux, j'enviais pour Berthe, les richesses de mon frère. Car il était l'aîné et toutes les possessions étaient héréditaires.

Longtemps je refoulai dans mon cœur tout méchant dessein. Un jour cependant que j'étais dans le jardin du château, caché par un taillis, mon frère Jehan regardait Mathilde et Berthe ; je crus l'entendre soupirer, et dire plus d'une fois, « ma pauvre Berthe ; ma pauvre Berthe. » Alors je donnai libre cours à ma passion. Lui Jehan, s'apitoyait sur la fille de son frère, parce qu'elle n'était pas née plus heureusement. Ah ! c'était trop. Je sentis mon cœur se gonfler de jalousie, et tout l'amour que j'avais eu pour Jehan se changer en haine implacable. — Je m'enfuis vers le château de peur de ne pouvoir comprimer ma colère. Mille pensées de vengeance m'assaillirent longtemps je les combattis, mais enfin je cédaï. Alors j'allai m'enfermer dans mon cabinet, j'avais le dessein d'accomplir une œuvre infernale.

« Il faisait nuit : tout dormait au château, à peine si le chant plaintif des chouettes y faisait quelque interruption. J'allumai un flambeau et je m'aventurai en tremblant dans le long et noir corridor. La torche vacillante projetait de tous côtés une clarté sinistre, et le

bruit de mes pas raisonnait lugubrement sur le parquet. Enfin j'arrivai à la tour carrée et j'entrai dans la chambre de mon frère. Il était si beau..... il vint à mon esprit le souvenir de notre enfance. Un moment même, j'oubliai pourquoi j'étais venu. La vue de mon poignard me le rappela, je songai aux immenses richesses que posséderait mon enfant, je me la représentais comme une des plus riches dames de la France. Je repris courage, et j'enfonçai trois fois mon poignard dans le sein de Jehan. Pas une plainte ne s'échappa de sa bouche, ses joues se décolorent, son corps remua convulsivement, et ce fut tout. Je transportai son cadavre dans le souterrain, et je m'en vins effacer les tristes traces du meurtre.

Grand fut l'étonnement dans le château, quand on ne vit plus Jehan. Comme un second Caïn je répondais aux questions : « Mon frère est maître de ses actions. » Cependant je voyais que Mathilde me soupçonnait, il fallait absolument m'en débarrasser. Je la mariai avec un baron normand, sans avoir même pris d'informations sur sa position, et sur ses moyens.

Un jour, en fouillant dans les papiers de Jehan, je trouvais une feuille de parchemin, je brisai fiévreusement le cachet, et je lus : « Moi baron Jehan de Nageant, ayant pris le dessein de m'enfermer dans un monastère, lègue tous mes biens à mon bien-aimé frère Henri. » Je sortis précipitamment du château, je courus partout comme un fou, quand, tout-à-coup, je me trouvai devant la porte d'un monastère que mon père avait fondé. J'entrai machinalement. C'est là que Dieu m'attendait, et il lit descendre dans mon cœur le désir de me confesser, et la plus ferme contrition. Que je me sentis soulagé quand l'absolution vint me remettre mes crimes passés ! Mon confesseur me remit une coupe en me disant que lorsque je parviendrais à la remplir, la satisfaction pour mon crime serait consommée. Jamais je n'ai pu remplir cette coupe, et cette coupe Messires, la voici ! » En même temps, il montrait à ses convives, pétrifiés par son récit, une coupe d'argent. Puis fixant sur ses convives des yeux hagards, il continua : « Je suis digne de mort, Messires, tuez-moi, ou plutôt faites venir vos valets pour cet office, et craignez de souiller vos épées dans le sang d'une fratrie. » A ce moment Berthe entra dans la salle, en la voyant, Henri recula. « Ah grâce, mon Dieu, grâce, faut-il aussi que toi Berthe viennes m'accuser ; Jehan, mon frère, grâce, grâce ! » A ces mots une larme tomba des yeux de Henri de Nageant, elle remplit la coupe, il tomba mort, mais il était pardonné.

Berthe s'était affaissée sur une chaise, maintenant elle comprenait la cause de la tristesse de son père.

CHARLIE.

Lévis.